

Les Embarras de l'identité

Vincent Descombes

Gallimard, janvier 2013

304 pages, 21€

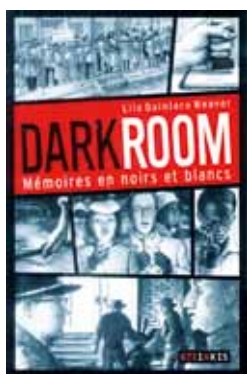
Qui suis-je? Qui sommes-nous? Qu'entendons-nous par l'identité? Et comment se construisent les identités collectives? C'est à répondre à ces questions que nous invite Vincent Descombes, dans son dernier ouvrage *Les Embarras de l'identité*. L'auteur part du sens lexical de l'identité afin d'élucider les embarras que l'emploi de ce terme pose aujourd'hui. Selon lui, l'usage contemporain renvoie à un caractère qui nécessite d'être protégé; il serait un fruit de l'individualisme moderne et de l'affirmation personnelle de l'individu. Pourtant, historiquement, le terme *identité* servait avant tout à déterminer ce qui était identique, et, partant, permettait de reconnaître *identique* la personne et son patronyme. Autrement dit, il s'agissait d'assignation d'un nom propre. L'emprise de la subjectivité de l'époque contemporaine a permis l'évolution du terme. *Identitaire*, seconde acceptation du terme «identité», permet ainsi aux personnes d'«affirmer une appartenance communautaire ou de revendiquer un lien social dont elles tirent un sentiment de leur dignité ou de la place qui leur revient dans le monde». Comment ce glissement s'est-il opéré, et d'où vient la force de son succès?

La notion d'identité, empruntée de la notion de «crise d'identité» avancée par Erik H. Erikson, apparaît dans les sciences sociales aux Etats-Unis dans les années 1950. Elle connaît un essor fulgurant car elle permet, pour reprendre les propos de Philip Gleason, de «traiter de la relation entre, d'un côté, la personnalité individuelle et, de l'autre, l'ensemble des aspects sociaux et culturels qui donnent aux différents groupes leurs caractères distinctifs». Un autre sens du mot entre dans le vocabulaire des sphères politiques et renvoie à des revendications des



droits civiques et des reconnaissances des *minoritaires*, popularisant ainsi un multiculturalisme et des *identités plurielles*. Or, l'auteur nous met en garde: si l'identité plurielle a le mérite de vouloir apaiser les relations entre les groupes et les individus, elle porte en soi une contradiction pouvant s'avérer fâcheuse en conséquences. Dans la mesure où l'on vit dans un pays à l'identité plurielle, ce pays étant donc déjà plusieurs pays, il convient de protéger l'identité foncière de la collectivité majoritaire. Cette dernière serait une identité *collective*, notion qui a largement été critiquée par des historiens au prétexte qu'elle masquerait l'ampleur des changements sociaux, mais aussi la persistance des conflits et des divisions qui traversent la société. Or lorsqu'on parle de l'identité collective, «ce qui est en cause [...], c'est la possibilité de se représenter un groupe humain comme le sujet de son histoire. [...] Il faut que la représentation du groupe soit, en quelque sorte, constitutive du groupe même». A l'heure des interrogations contemporaines sur l'identité nationale et sur le caractère originel de la francité, du débat sur le droit de vote des résidents étrangers et de la montée des postures xénophobes au sein même des appareils d'Etat, ce livre fournit un éclairage précieux sur la manière de comprendre et d'employer, peut-être plus consciemment, le terme d'identité.

Ewa Tartakowsky,
Centre Max Weber,
LDH Paris 10/11



Dark room

Lila Quintero Weaver

Steinkis, mars 2013

256 pages, 19,95€

C'est l'histoire d'une gosse d'origine latino-américaine qui finalement arrive, par les hasards des emplois de son père, dans le sud des Etats-Unis, dans les années de fin de ségrégation. Lorsque tout s'embrase devant le refus farouche

des élites blanches de l'Alabama de franchir le pas des droits civiques pour tous, la jeune héroïne se lance dans la démarche qu'il faut, celle de la solidarité et du combat pour l'égalité.

L'auteure, qui est le personnage central de l'histoire, s'est lancée dans une retranscription graphique de sa vie, de la découverte progressive de la fraternité, une fois surmontée la frustration de ne pas être comme les autres, de ne pas porter le même nom que les autres, de ne pas jouer aux mêmes jeux que les autres, de ne pas parler et de ne pas manger comme les autres. Du refus de soi, elle passe progressivement à l'affirmation de soi, et enfin, à la solidarité des différences et à la force des ressemblances. Les dessins très expressifs et simples à comprendre s'appuient souvent sur des pages explicatives, un brin didactives. Mais, finalement, pas trop, puisque ce livre s'adresse aux adolescents en quête de principes pour construire leur identité.

Ce roman graphique permettra à ses jeunes lecteurs de comprendre ce que veut dire l'action politique, ses raisons, sa puissance. Et peut-être de saisir que jamais rien n'est acquis, puisque les faits décrits n'ont que cinquante ans d'âge, et que les involutions de la vie sociale aux Etats-Unis, les résurgences ici ou là, dans notre propre pays, des actes racistes montrent bien que les droits sont une denrée qui ne s'usent que lorsqu'on ne s'en sert pas. Il permettra aussi d'expliquer aux jeunes lectrices et lecteurs les chocs entre l'histoire personnelle et la grande histoire, tel ce dessin de la page qui serait parfaitement illustré, en contre-point, par les «*Strange fruits*» que chante si fortement Billie Holiday.

Dominique Guibert,
vice-président de la LDH